

Minnie Brandon

Léon Hennique n'est plus guère connu que des historiens de la littérature, mais à la fin du XIXe siècle, c'était une figure qui comptait dans le monde des lettres : il fréquentait les écrivains qui gravitaient autour du mouvement naturaliste : Zola, Alphonse Daudet, Octave Mirbeau, Henri Ceard, Paul Alexis, Huysmans, Maupassant, les Goncourt... En 1880, Hennique est sollicité pour participer au recueil qui s'intitulera *Les Soirées de Médan*, et qui regroupe des textes rédigés par les amis que Zola faisait volontiers venir chez lui à Médan dans les Yvelines. Sa contribution, *l'Affaire du Grand 7*, est le récit d'un massacre sanglant perpétré par de braves soldats pris dans la folie de la guerre. Suivront quelques romans, qui auront un certain succès, et une douzaine de pièces de théâtre.

Aimable jeune homme qui se plaisait à raconter des atrocités dans ses livres (La Découée, Elisabeth Courronneau), Léon Hennique se marie très bourgeoisement en avril 1881 avec Louise Dupont-Chatelain, une jeune fille qui apporte une dot généreuse. Le voici désormais à l'abri des soucis matériels d'autant que son beau-père, Edmond Dupont a le bon goût d'aller rejoindre ses ancêtres le 2 mai 1884 à l'âge de 58 ans, laissant un bel héritage Et – je cite René-Pierre Colin, dans son Dictionnaire du naturalisme ¹:

après la mort de son beau-père, dont la fortune était coquette, il glisse vers ce que sa propre fille Nicolette appellera une insouciance repue.

Il va encore publier quelques ouvrages d'importance assez secondaire jusqu'à l'évènement qui change le cours de sa vie : la mort d'Edmond de Goncourt, qui survient le 16 juillet 1896. Hennique se retrouve désigné, conjointement avec Alphonse Daudet, légataire universel et exécuteur testamentaire. Daudet meurt à son tour le 16 décembre de la même année, laissant Hennique seul en conflit avec la famille Goncourt. Au fil des mois, il abandonne toute velléité d'écriture et se consacre exclusivement à sa tâche, la création de l'Académie Goncourt.

C'est alors qu'au début de l'année 1899, alors qu'on ne l'attendait plus sur la scène littéraire, il publie *Minnie Brandon*, un roman qu'il dédie à Alphonse Daudet.

Contrairement à ses autres romans, *Minnie Brandon* est largement autobiographique. L'auteur évoque à travers le narrateur Edmond Berteaux, une liaison qu'il a eue avec une jeune Anglaise, rencontrée en 1878 à l'exposition universelle C'est aussi son dernier roman, alors qu'il s'apprête à mettre fin à sa carrière littéraire pour se consacrer exclusivement à sa mission d'exécuteur testamentaire d'Edmond de Goncourt. C'est aussi un roman sans doute plus décadent que naturaliste, avec son style maniéré, travaillé à l'excès avec des audaces de syntaxe et des curiosités de vocabulaire très fin-de-siècle. Hennique semble avoir été fortement influencé par Huysmans, lui aussi à l'origine

1 Dictionnaire du naturalisme / René-Pierre Colin.- Tusson : Éditions du Lérot, 2013.

membre du groupe de Médan, qui suit sa propre voie à partir de la publication de *À Rebours*, 1884. *Minnie Brandon* rompt radicalement avec ses œuvres précédentes : ce n'est rien que l'histoire d'un amour malheureux, l'histoire d'un homme qui a choisi de mettre fin à une liaison qui lui semblait dangereuse, et qui quinze ans plus tard, se demande s'il n'a pas eu tort de choisir la voie de la sagesse. Rien de plus banal que ces regrets de quadragénaire. Mais rien de plus sincère aussi, d'autant qu'Edmond n'a pas toujours une conduite exemplaire et ne s'en cache pas. Et puisque le héros part avec Minnie rencontrer ses parents, en Angleterre, Hennique raconte une traversée entre Dieppe et Newhaven. Et c'est la jeune femme qui a suggéré cet itinéraire : « Choisirons-nous la route paresseuse, Dieppe-Newhaven, histoire de glaner plus de bavardages ? »

La traversée de la Manche fait l'objet d'un traitement détaillé. C'est l'hiver, les voyageurs vont devoir affronter une mer agitée. On note des observations très justes comme le petit nombre de passagers en hiver (*combien de voyageurs Min ?- Vingt cinq, trente*), et leur étonnement devant les dimensions réduites du vapeur, réaction que l'on retrouve dans plusieurs récits. En effet, les navires affectés au service dans les années 1880 étaient de petits vapeurs à roues à aubes, d'environ 66 mètres de long sur 8 m de large et 600 tonneaux de jauge brut, comme l'Orleans, le Brighton II, l'Alexandra.

- Nous aurons de la houle, grognonne une voix à l'embarquement
- Deuxième voix :
- Per Dio, sour cette nacelle sour cette perissoire !
- Le fait est que notre steamer s'allonge petit, très petit, très noyable.

Les passagers de première classe ont droit à une cabine, qui est en fait une sorte de dortoir. De ce fait, les sexes sont séparés, car même s'il n'est pas question de se déshabiller, on souhaite éviter aux dames une pénible promiscuité. Tous les détails que fournit Hennique tendent à prouver qu'il a lui-même fait cette traversée. On regrette que le style maniéré, travaillé avec des audaces de syntaxe et des curiosités de vocabulaire, rende le récit parfois difficile à comprendre. Les deux amoureux, qui ne veulent pas se quitter, décident de voyager sur le pont, mais le froid les conduit à se réfugier chacun dans sa cabine respective.

Si nous descendions, dearest ? vous ne risqueriez point un rhume...
Elle refuse, préfère ne pas se réfugier dans le ladies' room puisque je ne pourrais pas la suivre.

Ils finissent par se résoudre à descendre dans les chambres, et donc à se séparer.

Minn m'embrasse, fait se gaudir une barbe simiesque, une barbe rouge, inaperçue d'abord;- et me voici avec les gentlemen, à l'orée d'un dortoir où deux rangs de couchettes se surmontent .

Le navire est pris dans le gros temps. Et nous avons une description des réactions des voyageurs, qui n'évite aucun cliché et pour faire plus réaliste, Hennique juge bon de faire

jurer les étrangers dans leur langue maternelle (en fournissant en note une traduction pas toujours exacte). Le procédé est très convenu. Si un Auvergnat s'était glissé parmi les passagers, on imagine que nous aurions eu droit à un chapelet de Fouchtra ! :

Tout craque, tout râcle. De la vaisselle se brise. Une porte s'ouvre, cogne ; nuls doigts ne l'ont ouverte...

- O-o-oh !

Est-ce le vent ?

- Steward !...Steward !

Le steward hilare, son attirail, son cliquetis...

Alors d'autres piaffes, d'autres déchirures, d'autres borborygmes, infects. Ils couvrent la huée des vagues.

- Damn, crache un Anglais

- Son of a gun, éructe un Yankee obèse.

- Madonna ! Mamma! répètent un couple d'Italiens qui pleurent.

Je reste de bronze.

Et cet Allemand à lunettes peut geindre :

Himmelkreuzdonnerwetter ! - ce choucas madrilène, égréner ses Caracoles ; ce Russe barbu, mordre son rouble : Tschort temia vozni - ce beau juif de Pologne s'évanouir presque : Oh ! Rebecca ! - Leur faiblesse, leurs nausées, ne me gagnent point...ne m'excitent qu'à les rapprocher de Minn...telle que je la connaîtrai si mes craintes ne sont pas chimériques².

Dans *Minnie Brandon*, Léon Hennique nous fait une description très exacte des conditions de voyage sur les steamers de la ligne Dieppe-Newhaven dans les années 1870-1880. Quelques années plus tard, le confort des voyageurs allait être nettement amélioré. L'affluence que l'on prévoyait à l'exposition de 1889 conduisit l'armateur à mettre en service des navires plus confortables, plus grands et plus rapides. *Minnie Brandon* a connu en son temps un certain succès et a même connu en 1929 une adaptation théâtrale sous le titre plutôt mal venu de *Whisky*. La traversée de la Manche avait dû être esquivée au théâtre. Elle aurait sans doute permis quelques vues spectaculaires dans une adaptation cinématographique.

2 Edmond soupçonne – à raison – Minnie d'alcoolisme.